



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

9 | 1996
Varia

**Christine BREUER, Reliefs und Epigramme
griechischer Privatgräber. Zeugnisse bürgerlichen
Selbstverständnisses vom 4. bis 2. Jahrhundert v.
Chr.**

Jules Labarbe



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1193>

DOI : 10.4000/kernos.1193

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1996

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Jules Labarbe, « Christine BREUER, Reliefs und Epigramme griechischer Privatgräber. Zeugnisse bürgerlichen Selbstverständnisses vom 4. bis 2. Jahrhundert v. Chr. », *Kernos* [En ligne], 9 | 1996, mis en ligne le 16 juin 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1193> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.1193>

pour revoir certains chapitres, celui sur Tartessos en particulier, à propos duquel on a beaucoup publié depuis 1981. Quoi qu'il en soit, ceux qui s'intéressent au passé de la péninsule ibérique, mais aussi ceux qui sont amenés à envisager, à travers les témoignages des auteurs gréco-romains, des réalités extérieures au monde classique, tireront profit des travaux qui sont réunis dans ce volume. En portant sur les civilisations indigènes un regard qui volontairement se démarque des idées reçues et met en œuvre de nouvelles méthodes, J.C. Bermejo Barrera évolue sans nul doute hors des sentiers battus.

Véronique KRINGS
(Université de Liège)

Christine BREUER, *Reliefs und Epigramme griechischer Privatgräber. Zeugnisse bürgerlichen Selbstverständnisses vom 4. bis 2. Jahrhundert v. Chr.*, Köln-Weimar-Wien, Böhlau, 1995. 1 vol. 20,5 x 28 cm, 151 p., 51 ill., 8 tableaux (*Arbeiten zur Archäologie*). ISBN: 3-412-15893-3.

À partir du moment où, cultivant le souvenir d'un défunt, on a voulu se rappeler avec précision où se trouvaient ses restes, le besoin s'est fait sentir de marquer cet emplacement par un repère bien visible. Là où il n'était fourni ni par la nature ni par le résultat de quelque action humaine, on a recouru à la pierre, matière solide et durable, sous la forme d'un bloc, d'abord grossier, puis ouvré avec soin jusqu'à devenir un monument, tantôt sobre, tantôt imposant. La variété la plus commune en est la stèle, portant au minimum le nom du disparu, du moins après que les Grecs eurent acquis une pratique suffisante de l'écriture alphabétique. Des développements ont suivi. Au nom du défunt ont pu s'en ajouter d'autres, ceux de membres de sa famille ou d'amis, mais aussi un texte, couramment composé en vers, destiné à le faire mieux connaître ou estimer du passant; d'autre part, le support matériel n'a pas tardé à s'enrichir d'une décoration, souvent d'un relief artistiquement réalisé.

Ainsi naquirent deux modes d'expression, l'un littéraire, l'autre plastique, qu'il est tentant de confronter dans ce qu'ils avaient mission d'exprimer. Quiconque s'intéresse tant soit peu à la question aura avantage, désormais, à utiliser le volume de Mme Christine Breuer. Elle y reproduit, avec de légères modifications, la dissertation doctorale qu'elle a soutenue en 1993 à l'Université de Cologne. Dans son mémoire de maîtrise demeuré inédit (Munich, 1988), elle avait étudié les deux modes, pour la période hellénistique, dans leur commune liaison avec le tombeau. Elle y considérait l'information relative au mort en tant que devant assurer la pérennité de son souvenir, puis les moyens fournis à cette fin par l'épigramme et par la figuration, puis encore les jugements de valeur que l'épigramme énonce pour le caractériser. Ici, la perspective a sensiblement changé. Ce ne sont plus les réactions et les sentiments éveillés par la vue du monument funéraire qui sont mis en lumière, mais le fait que les deux modes témoignent de la façon dont l'individu se situait publiquement devant ses contemporains – toujours en dépendance du contexte social, ce qui introduit dans la question une dimension historique.

Le début de l'exposé a trait au « conditionnement de la conscience civique et de sa représentation dans le relief et l'épigramme funéraires par le rapport établi entre l'individu et la *Polis* ». Une large place y est accordée à la *δεξιότης*, à la « poignée de main », motif usuel dans les reliefs et particulièrement riche. En elle, on a affaire sans

aucun doute à un geste d'union, d'attachement *lato sensu*. Il ne correspond pourtant ni à un salut ni à un aveu de regret. Mme Breuer examine, en les critiquant, des significations qui lui ont été prêtées et qui font intervenir : soit une volonté de résistance à la séparation, à la situation d'éloignement créée par le décès, soit une conception banale et formaliste, non personnalisée, de la familiarité que les survivants entretiendraient avec le monde du défunt. La poignée de main est un thème spécifiquement attique à l'origine. La scène de l'adieu au guerrier marchant vers son destin, telle qu'elle figure sur des vases, a quelque parenté avec elle, mais ne saurait expliquer son succès dans la sculpture monumentale. Selon Mme Breuer, la *dexiôsis* doit d'abord s'entendre au sens « politique » : elle traduit l'appartenance du mort à la Cité démocratique, où règne la solidarité. Sa portée abstraite est confirmée, au Ve siècle, par une certaine uniformisation des personnages représentés. Au IVe siècle, ils sont de plus en plus différenciés : c'est que l'idéal civique en honneur du temps de Périclès est en train de se dégrader peu à peu, tandis que croît l'intérêt pour des sujets particularisés : la femme, la famille, l'expression des sentiments. Dans la *dexiôsis* des stèles du IIIe siècle, raréfiées par la législation somptuaire, cet idéal paraît avoir disparu ; quant à celle du IIe siècle, elle se distingue, en Asie mineure et dans les Cyclades, par de nouvelles typologies et par de nouvelles significations, parfois nostalgiques du passé, qui ne sont pas indignes d'attention.

L'étude des épigrammes funéraires, d'emblée plus éloquentes que les sculptures, Mme Breuer l'axe d'abord sur celles qui concernent des hommes. De leur comparaison avec les reliefs elle tire quantité de remarques dont il faut ici limiter le relevé à deux ou trois échantillons. Au Ve siècle, les épigrammes, comme les reliefs, ne vont pas loin dans la caractérisation des défunts ; au IVe siècle, elles aussi personnalisent davantage, et c'est en multipliant les données biographiques. Par contre, à la fin du IVe siècle, au début de la période hellénistique, il n'y a pas de coupure dans leur cas : elles continuent sur leur lancée et en arrivent, par exemple, à faire de la culture de l'individu un élément révélateur de sa valeur propre, au lieu de la louer dans son utilité pour la *polis*. Contrairement aux reliefs postclassiques, qui évitent l'affectivité, les épigrammes correspondantes mettent celle-ci largement en évidence, dans le deuil et la douleur des survivants, certes, mais aussi dans les sentiments qui peuvent servir à une meilleure connaissance des disparus.

La seconde section de l'exposé est consacrée au domaine de la vie publique et à celui de la vie privée comme catégories antagonistes de la représentation civique. L'analyse qu'elle renferme porte essentiellement sur les femmes, qui sont d'une part maîtresses de maison, d'autre part obligées de compter avec les règles du dehors, notamment pour les funérailles. Un élément primordial, aux yeux de Mme Breuer, est fourni, dans le traitement des reliefs, par la beauté féminine, idéal incluant les formes, le rapport entre le corps et le vêtement, l'attitude. Elle en trouve un modèle typique dans la stèle d'Hégésio et définit la manière dont ont évolué, du IVe au IIe siècle, les divers éléments de cet idéal.

Quant aux épigrammes sur des femmes, elles concernent, au IVe siècle, surtout la vie privée. L'intérêt s'y porte, avec prédilection, sur les thèmes du deuil, de la famille, de l'affectivité. La période hellénistique les montrera orientées vers une adaptation toujours plus poussée du sentiment à ce que demandait la tradition civique officielle.

L'exposé proprement dit (p. 11-100) est suivi d'un long – trop long – résumé (p. 101-110), d'un *Ausblick*, c.-à-d. d'une « perspective » (p. 111-113) et de deux *excursus*, dont l'un considère la relation de l'individu avec la *Polis* telle qu'elle se reflète dans les oraisons funèbres attiques (p. 115-121), l'autre diverses particularités locales, ainsi que la disponibilité suprarégionale du répertoire (p. 122-131). Dans le premier *excursus*, l'*Épitaφios* du corpus de Lysias n'a pas été pris en compte (p. 120, n. 312) parce que l'authenticité en est controversée : comme, de toute façon, il date presque certainement du IV^e siècle, je trouve que ce motif ne justifiait pas son exclusion. Dans le cas du *Ménéxène*, utilisable en entier, il aurait fallu avoir égard, p. 117-118, et n. 302-303, au fait que la partie historique comprise entre 244 B 3 et 246 A 4 n'y est probablement pas de Platon, mais constitue une interpolation : voir *L'Ant. class.*, 60 (1991), p. 97-98.

La fin du volume offre une documentation d'une remarquable ampleur : après des concordances, pour des numéros de reliefs entre les éditions de A. Conze et de Ch. W. Clairmont, pour des numéros d'épigrammes entre celles de W. Peek et de R.A. Hansen, 28 textes d'épigrammes sont présentés avec des traductions allemandes (tantôt originales, tantôt reprises à Peek), puis 51 photographies illustrant le motif de la *dexiôsis*. Tout ce matériel est utilisé dans l'exposé. Il y a en outre, pour appuyer l'aspect littéraire, 8 dépliants, 8 grands tableaux où sont enregistrées des valeurs reconnues aux défunts. Les tableaux I et III concernent les hommes, II et IV les femmes; en I et II, il s'agit du IV^e siècle, en III et IV de la période hellénistique. Ces tableaux sont doublés de quatre autres, leurs « bis » pourrait-on dire, où sont totalisés, pour chacune de leurs rubriques, les nombres de leurs occurrences d'épigrammes. Les rubriques sont les valeurs de toute sorte (p. ex. ἀρετή, σοφία, σωφροσύνη, δικαιοσύνη, etc.) rangées en tranches horizontales, alors que les colonnes verticales différencient les défunts en fonction de leur origine, de leur âge, de leur situation familiale, de leur profession, de la cause de leur décès. Aux intersections se trouvent les numéros des épigrammes à retenir; des artifices typographiques (grisés, parenthèses, italiques selon les tableaux) permettent de distinguer au premier coup d'œil les épigrammes attiques et non attiques du IV^e siècle, comme de séparer, pour la période hellénistique, celles qui sont connues par des inscriptions et celles qui viennent de la tradition manuscrite. Il vaut la peine de souligner que de pareils tableaux sont de nature à rendre de signalés services à maints chercheurs et en maintes circonstances.

L'ouvrage ne manque pas d'originalité. Il propose de nouveaux points de vue au commentateur de reliefs, à l'exégète d'épigrammes, à l'historien de la société grecque antique. Il est abondant, mais, si l'on peut formuler un regret, vraiment touffu, avec pas mal de répétitions; il aurait avantageusement été aéré par l'introduction de subdivisions précises. Les lecteurs de *Kernos* n'y trouveront pas grand-chose sur la religion; elle ne donne lieu qu'à l'une ou l'autre observation occasionnelle, comme p. 87-88, où est commentée l'épitaφhe milésienne d'Alkmeiônis, prêtresse de Bacchos (W. PECK, *G.V.*, 1344). Ce qui les frappera surtout, s'ils consultent les tableaux, c'est la rareté des mentions de piété ou de rapports avec la divinité dans l'individualisation du défunt : 3 (toutes attiques) sur 123 pour les hommes et 4 (toutes attiques) sur 123 pour les femmes au IV^e siècle, 17 (toutes de la tradition épigraphique) sur 303 pour les hommes de la période hellénistique, 15 (dont 14 de la tradition épigraphique) sur

184 pour les femmes de la même période. Il y a là des indications non négligeables quand on entend évaluer le rôle que les idées religieuses jouaient dans la Cité.

Jules LABARBE
(Université de Liège)

Gérard CAPDEVILLE, *Volcanus. Recherches comparatistes sur les origines du culte de Vulcain*, École française de Rome, Palais Farnèse, 1995. 1 vol. 16 x 24, 5 cm, 519 p., 29 fig., 2 cartes (BEFAR, fasc. 288). ISBN : 2-7283-0272-3.

Le point de départ de ce livre très érudit est le constat que l'enseignement classique relatif à Vulcain cadre mal avec les renseignements fournis par la pratique religieuse. La méthode pour poser un tel problème est résolument comparatiste. Le lecteur voyage dès lors de Rome en Crète, à Chypre, en Grèce, pour en terminer par l'Étrurie et un bref retour à Rome. Après une introduction très courte, l'ouvrage s'articule en trois grandes parties; il se referme sur une conclusion substantielle, une bibliographie très abondante, répartie en fonction des subdivisions de l'exposé, les 29 illustrations qui soutiennent le propos, une carte de Chypre et une de la Crète, et quatre riches index (*locorum, geographicus, nominum deorum et hominum, rerum notabilium*), très utiles pour s'orienter dans ce livre foisonnant.

La première partie, intitulée *Filii volcani*, étudie quatre légendes (Servius Tullius, Caeculus, Romulus et Cacus) dont l'analyse met au jour une même structure : un héros est engendré par Vulcain ou par un substitut igné, élevé dans un milieu de bergers, il prend la tête d'un groupe de jeunes gens pour vivre de rapines aux marges des centres urbains, avant d'aller fonder une cité dont il prend le pouvoir et où le dieu reste important. Un tel schéma pourrait avoir une origine étrusque, mais c'est en élargissant le propos que l'A. entreprend de parcourir le chemin, difficile et souvent hasardeux, qui mènerait aux origines d'un dieu.

Les Dactyles, présents sous une forme latinisée autour de Caeculus, nous conduisent en Crète, leur terre de prédilection (surtout le Mont Ida), à la poursuite du mystérieux *Ἐλχάνος* qui sert de titre à la deuxième partie du livre. Le nom de *Velchanos* est proche de celui de *Volcanus*, et les quelques témoignages – peu parlants, il est vrai – concernant ce dieu s'étendent du VIIe ou VIe s. av. J.-C. au IIe ou IIIe s. de notre ère. Ils concernent quatre cités importantes de la Crète centrale. Comme *Velchanos* est inconnu ailleurs dans le monde grec, l'A. en déduit qu'il doit être d'origine préhellénique et que le petit temple hellénistique d'Haghia Triada, qui lui est consacré, est voué à un culte qui remonte à l'époque minoenne. Pour ces temps anciens, le dieu – que des monnaies de Phaistos de 322-300 av. J.-C. montrent assis dans la fourche d'un arbre – est interprété comme une divinité de la végétation présidant au renouveau printanier. L'arbre, exprimant la puissance reproductrice de la Terre-Mère, incarnerait « le principe féminin » symboliquement fécondé par l'éclair, figuré par la double hache, « principe mâle » (p. 170). Ce partenaire masculin de la Grande Déesse aurait ensuite revêtu la forme du taureau, comme en attestent les légendes de Pasiphaé ou d'Europe. Enfin, c'est la forme humaine qui aurait prévalu, pour illustrer une hiérogamie où l'arbre est toujours bien présent, symbole de l'union du ciel et de la terre. Ainsi, l'arbre qui accueille *Velchanos* sur les monnaies